

Métamorphoses

Tu es libre de subir les lois de ton mystère. Par les infinis, entre éternités, tu te hâtes vers ton néant ; chaque jour te rapproche de la désolante limite du soir. Autour de toi flottent d'immenses barrières ne défendant plus qu'un reflet, une image fautive et vieillie de toi-même. Le fleuve que tu traverses est monotone et berce ton âme fatiguée. Tes plaisirs aussi sont de réguliers détournements, et les tas de crânes vides riront d'autant plus que tu les auras voulus cachés. Les ténèbres se confondent enfin à ton regard : la lumière y décroît dans un crépuscule accéléré. Les métaux recouvrent ton corps fragile et la poussière dessus s'amasse en silence. Prie dès maintenant les profanateurs de bouleverser la paix dans laquelle tu crois retrouver la récompense de l'oubli.

Chaque homme devance sa mort avec inquiétude. Sur le champ de bataille de l'existence, le monde s'accorde quelque répit pour pleurer les impénétrables causes de sa guerre continue. La vie est moins tranquille quand d'aventure, le pire qui se prépare pendant les paix apparentes décide brusquement de nous abandonner à notre sort véritable. Il est de notre devoir de ne jamais refuser un tel présent du destin ; préférons ce rappel douloureux aux odieux détournements qui tentent de le recouvrir. Les feux violents que nous redoutons finissent par nous atteindre, en dépit de nos plus subtiles esquives, ils alimentent néanmoins nos moteurs vitaux. Il nous faut avancer, quoi que le recul semble une issue profitable, et se demander : *qui de moi meurt ?* Il est certain que nous regretterons nos privilèges, mais revenir au vrai ne se négocie pas.

-

Circée contente, tout doucement sous des cieux bien tissés, près du marbre se laisse choir. Son crâne lourd balance amoureusement d'ennui, tambour claquant qui se repose. Ses armées lointaines gravissent leurs montagnes avec la fureur dans l'âme intacte.

Nous sommes les enfants du déluge à venir. Une lourde vague aux reflets verdoyants nous envahira sans pitié aucune, et nos pores seront bouchés par les attaques de la lune, œil d'albâtre perçant la toile noire qu'étirent les globes sidéraux de l'univers. Nous flotterons entre satellites et petites étoiles, jusqu'à ce que planète nous agrippe. Toutes ces microscopiques lumières, réseau éclatant, serviront de guides à nos déambulations dégagées. Nous chercherons l'air qui s'y cache, et nos bouches formeront de longs entonnoirs aux niches où vibreront les molécules vitales. Puis, après avoir tourné pendant des temps indicibles nous retomberons sur nos terres connues : la Terre est un lointain souvenir qu'on retrouve avec la terrible ardeur des anciens. Nous avons appris à voler au détriment de nos racines, et nous les chérissons parce qu'elles échouent à nous retenir. Nous verrons le monde comme jamais ; il nouera sa énième révolution, et personne ne saura capter sa masse calme : cela se mérite sur des siècles. Nous comprendrons les chimères qui nous entouraient d'un vif silence ; les catapultes lâcheront nos fruits mûrs sur les cités, nous croquerons du sable. Le vent balayera nos âmes du surplus d'atmosphère, airs étouffants d'un ciel blessé, où Circée malheureuse fera gravir ses armées harassées dans un absurde désespoir.

-

La Terre nous attire à son centre. Nous étions animaux écrasés à la surface de cet immense aimant. Tout recourbés sur nous-mêmes, nous avons parcouru le monde en portant le poids de ce fardeau céleste sur les épaules. Petit à petit le ciel nous a paru moins lourd ; et à l'image de ces grands arbres qui plongent droit vers l'espace, nous nous sommes tenus droits. La chrétienté a placé ses ténèbres sous les pieds de l'homme, région des vils marécages d'où il s'était émancipé. Quoi de plus sensé que de refouler ses peurs et bassesses au territoire de son passé honteux de bête rampante ?

Les hommes ont préféré la vie pour tous : le tri ne se fait plus. Ceux qui devaient mourir se gavent de vie, et leur abondance se dresse devant les percées de leur dégoût propre. Nous sommes des humains de seconde main ; il y a toujours plus de craintifs dans nos rangs car nous avons déconseillé l'audace. Et plus le monde ira, plus nous pullulerons sur la terre, invincibles lépreux, oublieux de l'état du corps que nous formions aux temps d'abondances. Nous sommes la maladie de l'homme autoproclamée Homme, sans scrupule pour ceux que de force nous remplaçons. Il nous reste à convertir les résistants en contaminés supplémentaires. La bonne santé qui persévère représente un odieux affront : le malade voit le bien portant comme une menace à son projet de décrépitude.

Non seulement terminée, les hommes ont inversé leur Histoire. L'espèce ne persiste plus, elle suit son cours tranquille. Peu d'obstacles sur la traversée de ces animaux bavards, singes consanguins astreints à grossir les quelques tracassés timides qui s'imposent encore. Ils jonglent avec la tragédie, s'épuisent au lieu d'épuiser, et retournent en rampant à leurs mascarades. Des êtres vides peuplent les régions qu'abordaient des dieux ; ils suintent leurs chopes, tonnent des chants de luxure et d'orgueil, peignent ensemble une toile mélancolique aux traits sourds.

Gare à l'orage, il éclaire le ciel véhément. À tous les habitués qui luisent comme vers au soleil, souffrez des quelques lumières qui s'arment en grondant : elles jaillissent ici et là, elles vous trouveront où que vous vous cachiez. Entendez-les rugir ; le plafond va céder des vérités que vous vouliez fuir. Une rupture engagée dans les ombres accueillera d'un souffle vengeur les malades engeances ; une grave avalanche de vents musicaux jaillira des cimes où Jupiter attend son heure, assourdissant les millions de fantômes coincés aux sols. Il pleuvra des corps chassés. Un abyssal entonnoir aspirera l'invisible essence des âmes vomissant leur divine souffrance. L'eau sublime emportera les ultimes excréments, et le tableau tournera propre.

Les changements de saisons sont toujours un mal nécessaire. L'esprit naturellement aspire à la souffrance, il aime la suie de ses ténèbres. Que fermentent les cœurs blessés, confinés aux rives ? Rêveurs, changez de combat ! rien ne sert de mourir. Arrachez vos prophètes, jeunes décérébrés, faites du nouveau un avenir promis. Ah !... les garnements ne savent plus où puiser leur malice, la rapine ensauvage plus qu'elle n'éduque. N'est-ce pas le pire aveu des romantiques messagers ? Bientôt, ils ne trouveront plus rien qui vaille la peine d'être brûlé. Crions ensemble mes frères, la jungle dévisagée galope assidûment ! Allons au meurtre sans verser le sang des prêtres. Citons les batailles sans enjeu, et cassons les cristaux qui n'illuminent que des cavernes. Le lointain modèle nous envoie des signes moraux et esthétiques : les USA nous soignent à coup de stars et d'histoires cinématiques. Leur vérité produit du réel. Regardons la réalité qui nous entoure, nous pourrions déduire l'origine de nos maîtres. Mais quel être effrayé par la liberté refusera sa confortable servitude ? Quel être de plaisir trouvera la dignité sur son chemin ?

L'Artisan nous avait prévenu qu'une aube était aussi un crépuscule. Farces sordides des ères meurtries, pieux indices d'une multimillénaire existence, brisez le silence pour qui pense à vous. Facilement je peux trouver le nord, mais je ne sais plus à quoi il peut conduire. Le sens a quitté le globe ; il n'y a plus qu'une orange sèche aux putrides parfums. Nous quittons sur nos frêles nefes le destin fracturé de nos légendes mourantes. Cela est vrai : *il n'y a plus rien*

-

Sait-on la gravité du serment bafoué qui nous attachait aux rives des anciennes morales ? Il manque une bête à nous tordre les réseaux. Nous sommes en train de mourir, et personne ne s'en émeut parce que les cœurs sont secs. Le mal est partout. Partout les signes d'un spectacle abreuvant les pensées de vipères qui nous animent, pendant que la foule s'épie et s'étouffe : voilà ce qu'il reste à ceux dont tous les airs sont viciés. Un ravage de plus et le monde roulera tout entier sur nos rêves, et révélera ainsi leur disposition à l'éclat creux. Trop de vent tue le vent et ses prouesses, vieilles promesses de déplacements invisibles, faisant croire à l'existence d'un ailleurs où les anges se baignaient chaudement parmi des songes... L'ange est laissé pour mort dans la grotte de nos soucis. Il respire encore, car la vie demeure, mais personne n'osera le secourir tant ses gémissent répugnent.

Ah... Le fond est touché, résonne à nos cadavres creux, et remonte jusqu'à nos yeux humides de pus et de larmes froides. Quels cauchemars ont puisé nos ressources sincères ? Tout le monde peut pleurer pour le monde, et le monde continuera de tourner, c'est-à-dire à se rendre malade d'être le monde. Les rires s'estompent, pas les cris de désespoirs. Quels sorts nous réserve encore la malice des grands seigneurs qui s'amuse à nous regarder souffrir, à travers leurs tubes colorés de vomis inodores ? Nous avons affaire à un gigantesque tartuffe inarrêtable. Impuissants, la mort nous guette ; elle nous attire pour consoler nos pertes : elle dit nous comprendre. Quelles sont nos lueurs ? Émotion du ciel, conservation de nos cultures, mutuelle équivocité des amoureux : les criquets d'hiver sont toujours prêts à évoquer leur été profond.

-

Tout est politique, mais pour le solitaire le tout est à côté. Nous n'avons d'amis que ceux qui se nichent loin de nos machines. L'avenir est risqué puisque sa seule issue est nouveau monde : société nouvelle ou destruction généralisée. Nous sommes suspendus au-dessus d'un abîme, et la promenade générale ne cesse pourtant. Vectrice de la mort de l'humanité toute entière, notre époque est lourde de son apparente légèreté. Chaque planqué se prélassé en attendant patiemment l'orage ; il se peut que rien ni personne ne verra le soleil percer à nouveau l'ombre, et la tranquille farce continue d'oublier son dû. Les écrans proposent le monde à portée de clic, et le monde ainsi se divise. Parcelles isolées, illusion du contact : la reconnaissance est moins possible que jamais. Tout crie néanmoins tout rate l'oreille. Quel cachot l'homme s'est-il construit ! *Nous* a-t-il construit ? De brutaux autels interdisant la sagesse sont érigés à notre ignorance : glorifier notre malheur mène à ne plus savoir de quoi il est le reflet. Miroir de nos blessures sourdes, écrans lumineux éteignant nos consciences, vitres

confortables de nos impuissants voyeurismes, soyez-nos vrais ennemis. La machine est la liberté de l'homme : il l'a faite lui-même ; la machine est la prison de l'homme : geôle de métal, plus solide que tous les métaux donnés !

Quel théâtre ! Quand la scène déborde dans le public, n'oubliez pas de vous défendre, vous qui êtes restés trop longtemps assis, vous qui dans l'ombre ne distinguez plus vos rangées. Spectateurs infinis impatients des sorties prochaines, votre existence entretemps se recouvre de poussière et vos vies se figent. Que voyez-vous ? Des miroirs menteurs disent le vrai sous un prisme de fausseté. Ainsi les foules s'amassent dans les salles obscures avec la ferme intention de ne pas se regarder en face. Tout est si léger devant le récit, tout semble si décidé ; tout est si lourd dehors : la nuit est tombée sans que personne ne s'en aperçoive. Le temps nous manque, ou plutôt nous manquons le temps. Tout passe, et rien ne retient ce Tout qui veut être pensé. Le monde brandit une paroi à son propre regard, et l'on se cherche dans l'obscurité. Les hommes sont lourds : chacun dans sa sphère de conscience boursouflée, privé de sa langue maternelle, limité par le rayon de son minuscule possible. Entre eux des codes circulent plus vite que leurs trots pressés. La vie est là mais qui sait qu'elle attend ? Je ne vois pas de grâces s'accomplir en public. Chacun joue le jeu et vit son bout d'éternité dans son coin reculé, après avoir vu passer sa jeunesse.

L'enfance est source de nostalgie : peut-être est-ce le seul souvenir de liberté qu'on ne peut retrancher à un être. La vie au seuil de l'existence, est imperméable aux eaux qui plus tard s'insinueront lentement dans la coque de notre absurde destin, devenu apparemment compréhensible. Pourtant, à la lumière de la croissance d'un homme peut s'associer la liberté bien comprise de celui qui sait ce qu'il perd en vieillissant. Quel bonheur de vieillir sous ce climat ! L'angoisse est un luxe quand elle est partagée. Alors si nous perdons notre trésor mutuel, si la langue de l'esprit se dilapide en des balbutiements mort-nés, il ne nous reste plus que nos yeux pour pleurer l'enfance qui nous quitte, qui nous a déjà quittés depuis longtemps. Au moins cet ilot immarcescible a vu la vie telle quelle, dans la clarté de sa promesse et de son exigence, entre les mailles du temps habitué des adultes, et aura marqué son être sans que rien ni personne ne soit venu le lui escroquer.

L'individu est seul et paye le prix de sa terrible liberté. Notre sombre destinée peut s'éclairer des réconforts de la foule. Mais si notre patrie est *absence* (trop de présence étouffe), pourquoi ne pas s'éveiller ensemble autour de notre vide commun ? Qui nous empêche de mettre à plat ce que chacun dans son langage misérable cherche à tout prix à fuir ? Empêchez les hommes de savoir qu'ils sont mortels, et vous aurez de parfaits rejetons coupés d'eux-mêmes, toujours plus serviles, plus lâches, plus flottants. La mort fait notre consistance ; qui nous l'ôte nous prive de vivre. Tant de

jeunesses malheureuses de ne plus être préparées à voir sa fin en face : vous créez des monstres à nier les dures évidences. Très prévisible déclin des âmes, qui ont bouché leur résonance, tué l'écho. Les romantiques pouvaient encore se grandir en épousant leur misère. Ni classiques ni romantiques, nous sommes les distants commentateurs de l'homme, les observateurs mécaniques de notre tragédie. Nous l'étudions dans la seule mesure où elle nous rapporte. Notre angoisse est gratuite, ne vaut rien, échoue à produire les courtes jouissances qui font fuir le temps à ceux qui peuvent entasser. Nous sommes une classe schizophrène qui se croit habile en protégeant ses biens, et souffre en même temps de sa latente précarité. Nous sentons que le piège se découvre, et il nous alarme car nous retrouvons l'ennemi que nous redoutions par-dessus tout : la nécessité du sacrifice. Si le don de sa vie est devenu impensable, alors il faut assumer le poids d'un cœur solitaire. Et là seulement, solitaires reconnus au malaise partagé, nous pourrions retrouver notre humanité perdue. Et les centaines d'amis tomberont devant l'unique, les trajectoires se compléteront sans se recouvrir, les mots trouveront un sens plus simple, les joies se dépouilleront de leur immonde violence, la vulgarité se dissipera sans effort quand le beau sera la règle et l'expression de notre réussite. Le soleil brille de lui-même et fait croître les embryons ; il peine à percer son coton quand les artifices se sont accumulés entre lui et nous. Nous gardons nos écrans pensant nous protéger, mais nous ne faisons que laisser la place aux parasites de la nuit.

-

Les prix recouvriront tout, mais ce qui bat sous le métal résiste. Il faut trembler devant l'invisible ou ne point vivre, et le sens devient une addiction. Nul ne doit parler de lucidité sans tressaillir. Le monde des hommes est un leurre immense qui est la récompense de son mûrissement. Celui qui a passé de longues années privé d'oxygène a pris goût aux efforts gigantesques et désespérés pour survivre, et l'air ambiant, une fois retrouvé, porte en lui une insipide inconséquence. Quand les folles balances indiquent de faux nombres, les âmes empiétées serpentent et finissent par s'entretuer. Nul ne peut survivre à tant de malaise ; quelle prodigieuse santé se prélassse toutefois dans de si mornes tombeaux ! Le fleuve dense d'un passé révolu coule encore dans nos veines : notre mémoire fait trace et nous implique après-coup. Les grandes figures nous accompagnent toujours mais elles tremblent de honte : nous sommes les enfants des paradis perdus. Nos yeux saignent, brûlés par les couleurs préfabriquées de nos écrans trop purs. De l'aide !... Personne pour nous répondre ; l'écho est glaçant dans cette caverne où la lumière ne pleut plus. La source des diamants est un endroit détestable : qui connaît encore l'art de déterrer nos trésors communs ? Nous volons d'ailes brisées, cognant aux cloisons nos gueules débiles, et des lueurs nous encerclent

en se moquant de notre ombre ; les flammes nocturnes embellissent l'obscurité dans un affreux silence.

Il n'y a plus rien : rêve le cercueil du monde écrasé par son souvenir d'apogée. Les empires se fracassent sans s'effleurer. Notre cosmos est pauvre : il n'y a plus de mystère derrière nos étoiles. Le ciel est opaque et vierge tels nos écrans. Nous refermons l'identité malheureuse d'un univers fatigué de se répandre. Nous courrons toujours plus vite sans savoir ce qui nous attire ou nous menace. La tête enfoncée dans le sable, nos jambes s'agitent dans un nuage de poussière, et nous restons là. Jamais nous n'avons autant parlé de vitesse, de progrès et d'universel, et jamais nous n'avons été si immobiles, immoraux et seuls. Les papiers sales qui tapissent nos rues sont les miroirs inversés de nos fuites. Personne n'ose plonger dans le vide son regard : on ne voit que le surplus de la dégoûtante productivité des vices. Il y a une vie possible et exigeante : nous la trouverons. Seul, le projet est plus que vain, il est funéraire. Partez et résistez, enfants des plus joyeux démons. Le futur est un passé rance, l'avenir est un passé fécond ; pensons ce qu'on dit : aucun spectacle ne saura plus remplir sa mission de ruine et d'oubli. La cruauté du monde est assourdissante, l'énigme est devenue dangereuse, les cadavres sont légions. Les mots sont nos meilleures armes.

-

Confrontés aux cieux, les servants se déchirent les maîtres et paissent sans subir les lois de leurs destins. Les âmes se mobilisent pour fuir leur étrange amertume, nuées s'accumulant autour du *pire* qu'ils haïssent, mais nulle ne revient riche de la ruée. Définissez-vous avant l'heure fatidique, faites trembler la vie du dedans. Personne ne se souvient du soir qui attendait sa lumière : comment savoir l'éclat d'aujourd'hui si je ne sais d'où l'ombre s'étire ? Demain sera l'occasion d'une nouvelle aurore, précieuses lamentations de l'éveil. Écarquillons les yeux sur du vide, et le vice de nous tromper, *sub specie aeternitatis*.

C'est l'heure du jugement. Les rayons d'un soleil impérieux s'étirent et mesurent l'éternel du projet humain : orgueil et nostalgie se neutralisent. Les hommes bâtissent pour qu'on leur survive - insolence faite au règne de l'éphémère - mais ils le font par passion du passé. Que parviendront-ils à sauver de la lointaine innocence de leur devenir ? Ils ne savent, mais ne se lassent d'agir. Dans un soubresaut tragique, la volonté humaine, avant de revenir vaillamment à ses ouvrages, s'incline un instant devant la nécessité de son échec. C'est l'hommage que la nuit qui approche rend au jour. Chaque détail veut triompher de l'hier et du demain : décroissent les perspectives,

s'estompent les couleurs, disparaisse l'agitation vaine ; espace infini où tout repose provisoirement dans la reconnaissance mutuelle d'un enchevêtrement intrinsèque ; moment d'éternité où deux absolus croisent leurs regards avant de se faire une guerre nécessaire ; conscience accrue que rien ni personne ne dira le dernier mot sur la beauté du monde, sur l'incommensurable sentiment d'exister.

H.C.